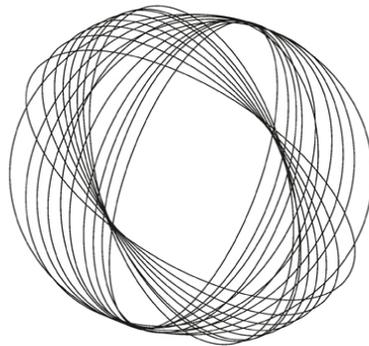


DU MONDE ENTIER

**ARTURO PÉREZ-REVERTE**

**L'ITALIEN**

ROMAN  
TRADUIT DE L'ESPAGNOL  
PAR ROBERT AMUTIO



*nrf*

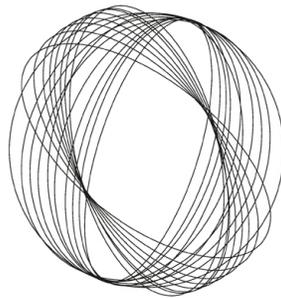
GALLIMARD

DU MONDE ENTIER

ARTURO PÉREZ-REVERTE

# L'ITALIEN

ROMAN  
TRADUIT DE L'ESPAGNOL  
PAR ROBERT AMUTIO



*nrf*

GALLIMARD



ARTURO PÉREZ-REVERTE

L'ITALIEN

*Traduit de l'espagnol  
par Robert Amutio*

*nrf*

GALLIMARD

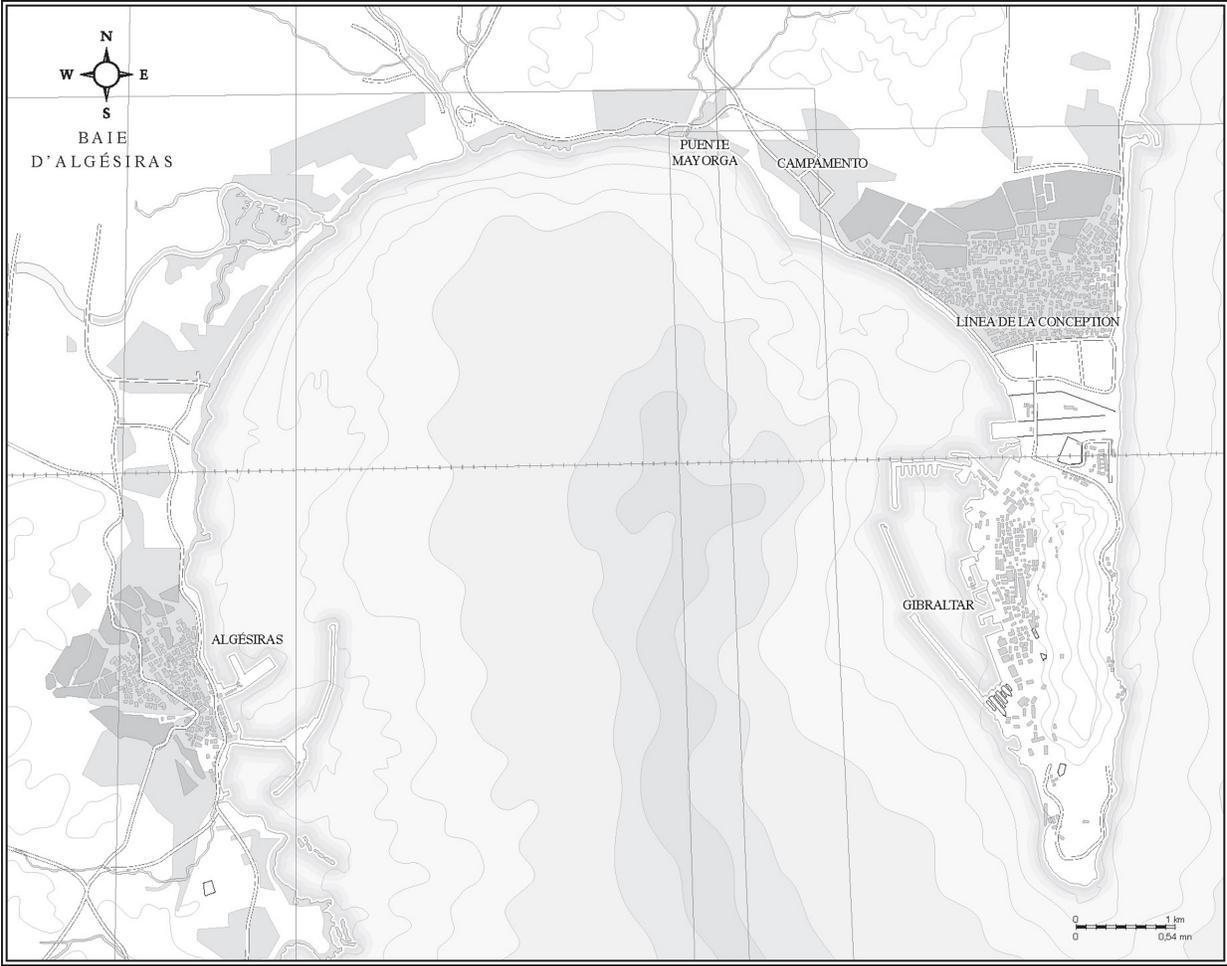
*À Carlota,  
dont le monde se prolonge sous la mer*

« *J'arrive à toi, échappant de la mer et de la persécution de son  
dieu Poséidon. »*

**HOMÈRE**, *L'Odyssée*

« *Qui, si ce n'est un soldat ou un amant, affrontera le froid de  
la nuit ? »*

**OVIDE**, *Les Amours*



BAIE D'ALGÉSIRAS

QUAI DE PÊCHE

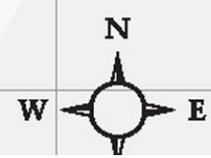
QUAI DE LA GALERA

Río de la Miel

Bateau Olterra

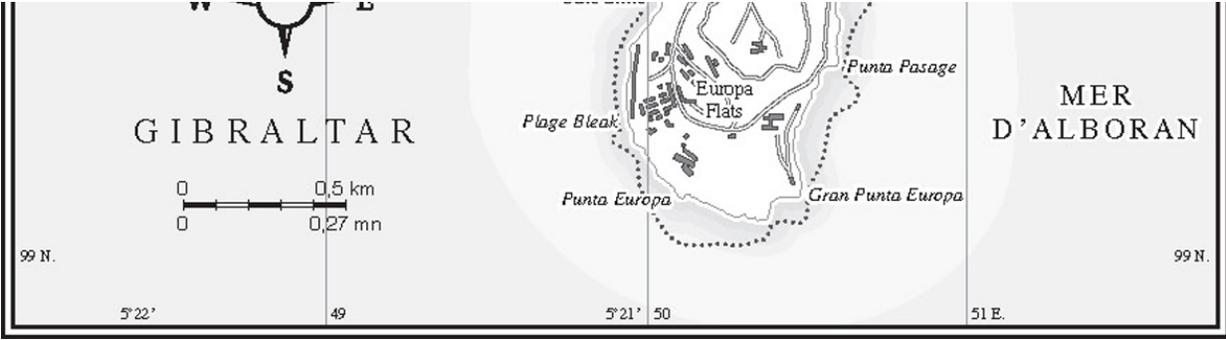
DOCK

ISLA VERDE









*Au cours des années 1942 et 1943, pendant la Seconde Guerre mondiale, des plongeurs de combat italiens coulèrent ou endommagèrent quatorze navires alliés à Gibraltar et dans la baie d'Algésiras. Ce roman est inspiré de ces événements réels. Seuls les personnages et certaines situations sont imaginaires.*

C'est le chien qui le découvrit. Il courut jusqu'au rivage et resta à flairer et à remuer la queue tout en grognant doucement à côté de la masse noire, immobile entre le sable et l'eau couleur de nacre qui reflétait la première lumière du jour. Le soleil n'avait pas encore dépassé l'ombre obscure du Rocher, la projetant sur la surface de la baie silencieuse et calme comme un miroir, éclaboussée de bateaux au mouillage, leur proue tournée vers le sud. Le ciel était bleu pâle, sans un nuage, seule le troublait la colonne de fumée qui s'élevait près de l'entrée du port ; là où un navire, touché au cours de la nuit par un sous-marin ou un raid aérien, brûlait encore au petit matin.

« Argos !... Viens ici, Argos ! »

C'était un homme. Elle en eut la confirmation alors qu'elle s'approchait, le chien gambadant maintenant entre elle et la masse immobile, comme s'il l'invitait joyeusement à partager sa trouvaille. Un homme vêtu de caoutchouc noir, mouillé et luisant. Il était allongé sur le rivage, le visage et le torse sur le sable et les jambes encore dans l'eau, comme s'il avait rampé jusque-là ou qu'il avait été déposé par la marée. À la taille, il portait un couteau attaché par des lanières, au poignet gauche deux étranges montres de grande taille, au poignet droit, une troisième. Les aiguilles de l'une d'entre elles indiquaient 7 h 43.

Elle s'agenouilla à côté de lui sur le sable mouillé et lui toucha la tête : ses cheveux étaient noirs, coupés court. Sur sa poitrine pendaient un masque en caoutchouc et un étrange

appareil composé de deux cylindres métalliques. Il saignait du nez et des oreilles et était certainement mort. Elle se rappela les explosions nocturnes, les projecteurs de la défense antiaérienne qui avaient illuminé le ciel et le navire en flammes, et un instant elle pensa qu'il s'agissait peut-être d'un marin. Mais elle comprit aussitôt que l'homme ne venait pas de l'un des navires au mouillage dans la baie, mais de la mer elle-même. Ou du ciel. C'était un aviateur ou un plongeur. Peut-être l'un de ces Allemands ou Italiens qui attaquaient Gibraltar depuis deux ans. La ligne de démarcation entre l'Espagne et la colonie britannique ne se trouvait qu'à trois kilomètres, en longeant la plage en direction de l'est.

Elle s'apprêtait à se relever pour informer la Guardia Civil – il y avait un poste tout près, à l'intérieur des terres, dans la zone militaire de Campamento – quand elle crut l'entendre respirer. Elle se pencha à nouveau au-dessus de lui, posa deux doigts sur sa bouche et son cou et sentit alors un léger souffle et le très faible battement du pouls dans l'artère. Elle regarda autour d'elle, ne sachant que faire, cherchant de l'aide. La plage était déserte : d'un côté, l'arc de sable qui menait à la ville de La Línea et à la frontière, et de l'autre, les petites maisons lointaines et dispersées des pêcheurs de Puente Mayorga qui, à cette heure, s'affairaient dans la baie. Il n'y avait personne en vue. L'habitation la plus proche était sa propre maison, à une centaine de pas du rivage : une petite construction de plain-pied entourée de palmiers et de bougainvilliers.

Elle décida d'y emmener l'homme pour l'aider avant de prévenir les autorités. Et cette décision changea sa vie.

*Une énigme vénitienne*

La librairie se nommait Olterra, ce qui aurait dû me mettre la puce à l'oreille, mais en cet hiver 1981, comme beaucoup d'autres personnes, j'ignorais tout de ce mystère.

Je m'étais arrêté par hasard devant la vitrine alors que je me promenais Via Corfù, entre l'Accademia et la Salute, parce qu'un livre avait attiré mon attention. C'était *La gondola*, de Cargasacchi. Il y en avait deux exemplaires, l'un d'eux ouvert à une page qui présentait le plan détaillé de cette embarcation. L'architecture navale m'a toujours intéressé et je suis donc entré dans la librairie, petite, agréable, chauffée par un poêle au gaz, avec à l'arrière une baie vitrée qui donnait sur un canal aux murs écaillés et aux portes rongées par l'eau. Le lieu était tenu par une dame âgée au visage délicat et aux cheveux blancs ramassés sur la nuque, qui lisait, assise sur une chaise, un élégant châle autour des épaules. Un labrador somnolait sur le tapis à ses pieds. Nous nous sommes salués, j'ai demandé le livre et elle m'a apporté l'un de ceux qui étaient exposés. Après l'avoir un peu feuilleté, je l'ai mis de côté pour l'emporter et j'en ai regardé d'autres. Il y avait une bonne quantité d'ouvrages traitant de navigation, j'ai

donc passé du temps à les feuilleter. Et c'est ainsi que j'ai remarqué les photographies sur le mur.

Il y en avait deux, encadrées et sous verre. En noir et blanc. Sur la plus petite, un couple d'une cinquantaine d'années souriait à l'objectif tandis que l'homme, légèrement plus âgé, mais de belle prestance, passait un bras autour de la taille de la femme. Après l'avoir observée un peu, je me suis rendu compte que cette femme était la libraire elle-même, dix ou quinze ans auparavant. Sur l'autre photo, plus grande mais de plus mauvaise qualité et plus ancienne, on voyait deux hommes : l'un portant un bleu de travail et une casquette de marin, l'autre un short et un maillot de corps, posant à côté d'une sorte de torpille sur le pont d'un sous-marin. Tous deux souriaient et celui qui était en short ressemblait beaucoup à l'homme de l'autre photo, même si sur celle-ci il paraissait beaucoup plus jeune. Mais le sourire attirant et chaleureux et les cheveux noirs très courts qui, sur la deuxième photo, commençaient à grisonner et se clairsemer étaient facilement reconnaissables.

La libraire m'a surpris en pleine observation car, lorsque je me suis retourné, je me suis rendu compte qu'elle me regardait.

« Intéressant », ai-je commenté, plus par politesse qu'autre chose.

« Vous êtes espagnol ? »

— Oui. »

Elle ne m'a pas dit qu'elle aussi l'était, ou du moins pas tout de suite. Je l'ignorais, ça va sans dire. Tout du long, elle m'a paru être une véritable Vénitienne. Nous parlions en italien et n'avons changé de langue qu'un peu plus tard.

« Pourquoi trouvez-vous cela intéressant ? » m'a-t-elle demandé.

Je lui ai désigné la photo des hommes près de la torpille.

« Le *maiale* », ai-je dit.

Elle m'a fixé avec curiosité, légèrement surprise.

« Vous savez ce qu'est un *maiale* ?

— Je viens d'en voir un au musée d'Histoire navale, à côté de l'Arsenal. »

Ce n'était pas tout. J'avais aussi lu quelques livres et vu quelques photos : sur la Seconde Guerre mondiale, les torpilles humaines à ogive explosive, les attaques sous-marines contre Alexandrie et Gibraltar. Une guerre occulte et silencieuse.

« Cette question vous intéresse ?

— Oui, un peu. »

Elle m'a de nouveau fixé, pensive, puis s'est levée pour sonder l'un des rayonnages. Pendant qu'elle cherchait, le chien – c'était une chienne – s'est dressé sur ses pattes, m'a tourné autour et s'est recouché avec indifférence à l'endroit qu'il venait de quitter. La libraire a fini par rapporter deux volumes. *All'ultimo quarto di luna*, s'intitulait l'un d'eux, « Au dernier quartier de lune ». L'autre titre n'était, de prime abord, pas plus parlant : *Decima Flottiglia MAS*. Les couvertures étaient plus explicites. L'une montrait des plongeurs coupant un filet sous-marin ; l'autre, deux hommes à moitié immergés chevauchant ces torpilles humaines.

Je les ai mis de côté avec le livre sur les gondoles. Je continuais à observer les photos sur le mur.

« Un bel homme », ai-je dit.

Elle n'a pas tourné son regard vers les photos mais vers moi, comme si elle cherchait à savoir dans quelle

mesure j'établissais un lien entre elles. Puis je l'ai vue esquiver un mouvement de tête.

« Il l'était vraiment », a-t-elle dit en espagnol.

Sa prononciation parfaite m'a ébahi.

« Excusez-moi... Sommes-nous compatriotes ?

— Nous l'avons été. »

J'ai été intrigué par ce verbe au passé.

« Vous vivez ici depuis longtemps ?

— Trente-cinq ans.

— Je comprends mieux. On jurerait que vous êtes née en Italie.

— C'est une longue histoire. »

J'étais revenu aux photos. Et à l'homme qui passait son bras autour de sa taille.

« Est-il toujours en vie ?

— Non.

— Je suis désolé. »

Elle est restée silencieuse. Elle a lentement levé la main pour toucher ses cheveux ramassés sur sa nuque, dans un geste surprenant qui m'a semblé presque coquet. Elle s'est enfin tournée vers les photos avec un doux sourire qui semblait gommer les rides de son visage, le rajeunir.

« Il est mort il y a cinq ans », a-t-elle dit.

J'ai posé un doigt sur la couverture d'un livre, puis j'ai indiqué la photo des deux hommes et du maïale.

« C'est l'un d'entre eux ? »

Cela ressemblait à peine à une question, car ce n'en était pas vraiment une. La femme a acquiescé.

« Ça l'a été. »

Son ton était doux et ferme à la fois, et j'ai cru y déceler une pointe de fierté. Du défi, même. Puis je me suis rappelé le nom de la librairie.

« Que signifie *Olterra* ? »

Elle a souri de nouveau. Elle regardait toujours les photos, immobile. Au bout d'un moment, elle a haussé les épaules comme si elle allait énoncer une évidence.

« Cela veut dire "hommes courageux", a-t-elle répondu. Au dernier quartier de lune. »

Je suis sorti de là un quart d'heure plus tard avec les trois livres dans un sachet et j'ai lentement cheminé jusqu'au canal de la Giudecca. C'était une de ces journées très froides de l'hiver vénitien, au ciel clair sur la lagune, et j'ai donc marché le long du quai des Zattere en profitant du soleil. Arrivé à la pointe de la Douane, qui à l'époque était encore un lieu peu fréquenté par les promeneurs, je me suis assis par terre, dos contre le mur, et je les ai feuilletés. En ce temps-là, je n'étais pas romancier, et je ne cherchais pas à l'être. J'étais un jeune journaliste, un reporter toujours en vadrouille, qui aimait les histoires de mer et de marins. Et j'étais en vacances. Je ne me doutais pas que ce que je lisais alors était le point de départ de beaucoup d'autres livres et de longues conversations. Le début d'une enquête complexe sur des personnages et des événements dramatiques, un mystère à résoudre et le germe d'un roman que je mettrais quarante ans à écrire.

\*

Deux mois ont passé, mais Elena Arbués le reconnaît sur-le-champ.

Il est assis à une table devant la porte du bar Europa d'Algésiras, en pleine conversation avec deux autres

hommes : bronzé, lunettes noires, les manches de sa chemise blanche retroussées sur les avant-bras, un pantalon bleu avec ceinture en cuir et espadrilles. Il parle avec animation et sourit beaucoup. Lors de leur brève et unique rencontre, elle n'a pas eu l'occasion de le voir sourire : une entaille blanche chaleureuse illumine à présent son visage sombre, méridional, séduisant, indubitablement méditerranéen, qu'elle sait italien, mais qui pourrait tout aussi bien être espagnol, grec ou turc. Un homme typique du Sud, né entre des rivages et des îles sans arbres ni eau : huile, vin rouge, couchers de soleil rougeoyants, profondeurs douces et dieux sages et fatigués. Elle le regarde, et tout cela remonte à sa mémoire. Il est, en outre, bel homme. Plus qu'il ne l'était ce jour-là, pâle et taché de sang. Ses cheveux sont aussi courts que cette fois-là, lorsqu'elle l'a traîné du rivage jusqu'à sa maison pour l'allonger sur le sol du petit salon donnant sur la baie, encore inconscient, couvert de sable, Argos léchant ses mains et son visage, fripés et pâlis par une longue immersion.

Elle connaît même son nom, si c'est le vrai qui figurait sur le livret d'identité qu'elle a trouvé dans un étui en toile étanche, en découpant le haut de la combinaison en caoutchouc avec une paire de ciseaux : *Lombardo, Teseo. 2° Capo Regia Marina N. 355.876*. Sous la combinaison, il portait une tenue de travail légère en laine bleu-gris clair avec une étoile sur chaque revers et trois bandes en forme d'angle sur les manches. Marine de guerre italienne, sans aucun doute. Venu par la mer, certainement d'un sous-marin, pour attaquer les navires au mouillage dans le port de Gibraltar et dans la partie nord de la baie. Un homme-grenouille. Un plongeur de combat.

Ce matin-là, elle n'avait pas trop su quoi faire, alors elle avait improvisé au fur et à mesure. Après lui avoir retiré sa combinaison en caoutchouc et avoir ouvert sa salopette pour vérifier qu'il n'avait pas d'autres lésions, elle lui frictionna le torse et les bras avec de l'alcool pour le réchauffer, puis nettoya le sang de ses oreilles et de son nez. Il semblait provenir d'un coup à la tête plutôt que de blessures, bien qu'aucun hématome ne fût visible. Elle se souvint du bruit et du navire en feu pendant la nuit et en conclut que les dégâts étaient dus à une sorte de commotion interne. Peut-être une onde de choc transmise par la mer elle-même. Peut-être l'explosion de l'une de ses propres bombes.

En tout cas, l'homme reprit connaissance. Elena avait remis le bouchon sur la bouteille d'alcool quand, se retournant, elle vit qu'il avait ouvert les paupières et qu'il la fixait avec des yeux verts troubles, la cornée injectée de sang. Lorsqu'elle parla d'aller chercher un médecin, il continua à la fixer, comme s'il ne comprenait pas ses paroles ou leur sens, et au bout d'un long moment, il bougea faiblement la tête d'un côté à l'autre. Elle dut s'approcher de ses lèvres pour entendre ce qu'il dit ensuite : quelques mots et un numéro articulés en un soupir au souffle à peine perceptible. *Teléfono, por favor.* « Téléphone, s'il vous plaît », avait-il dit. *Por favor.* En espagnol, avec un léger accent de sa propre langue. *Teléfono,* répéta-t-il, et un numéro, 3568. Et il perdit connaissance de nouveau.

À présent, immobile à l'angle de la ruelle du Ritz et de la Plaza Alta, cachée parmi les nombreux passants qui déambulent dans l'agitation du centre-ville, elle l'observe de loin, attentive à de nouveaux détails, se remémorant les quinze minutes de marche jusqu'à la

cabine téléphonique du Campamento, encore vide de soldats. Le jeton luisant dans la main, le bruit de l'insertion dans la fente, l'ombre de deux ans de solitude et de ressentiment, son index hésitant à un centimètre du cadran tandis que, par les vitres de la cabine, elle fixait l'inscription TOUT POUR LA PATRIE sur la porte du poste de la Guardia Civil. Un passé encore récent, douloureux, qui se presse contre un présent incertain. La décision finale : trois, cinq, six, huit. Une voix de l'autre côté, masculine, espagnole, sans accent. « Teseo Lombardo », dit-elle. Un silence s'ensuivit. « Qui est à l'appareil ? demanda la voix. — Peu importe », répondit-elle. Puis elle donna l'adresse, raccrocha et rentra chez elle.

Elle se tient immobile au coin de la rue, ses yeux ne quittent pas l'homme qui ignore tout de sa présence, elle feint de s'intéresser à la vitrine d'un magasin de chaussures qui lui renvoie son propre reflet, le fond sombre dessinant le contre-jour de la rue : la robe légère et estivale ajustée à la taille, son sac à main serré contre elle, les cheveux châtain coupés court, à la mode, légèrement ondulés. Une belle allure de femme encore jeune, à la silhouette svelte, presque maigre, peut-être trop grande pour la moyenne espagnole, avec son mètre soixante-seize quand elle ne porte pas de chaussures à talons : Elena María Arbués Ortiz, vingt-sept ans, veuve depuis deux. Propriétaire de la librairie Circé dans la rue Real à La Línea de la Concepción.

Les trois hommes se sont levés de table et fendent la foule de la place, en direction de la rue Cánovas del Castillo. Ils sont en manches de chemise et dégagent une impression de vitalité et de décontraction qui leur donne un vague air de famille. Détendus, bavardant

entre eux, ils se dirigent vers le port. Elena est près de les laisser se perdre et de s'occuper enfin de ses affaires – elle est venue en ville en bus pour régler quelques formalités administratives, mais au dernier moment elle cède à l'impulsion. À la curiosité qui l'aiguillonne depuis ce matin-là sur la plage et dans sa maison de Puente Mayorga. Au désir d'en savoir plus sur l'étranger qui il y a deux mois a occupé une heure et demie de sa vie, dont elle n'a plus eu de nouvelles, et qu'elle n'a pas réussi à oublier.

Lorsqu'elle rentra chez elle après le coup de téléphone, l'homme avait repris connaissance, sous l'œil vigilant d'Argos, couché à proximité, qui vint joyeusement à sa rencontre en la voyant apparaître. Il était toujours par terre, sur le tapis, sous deux couvertures et la tête posée sur le coussin qu'Elena avait placé sous sa nuque. Sur un côté, il y avait les lambeaux de la combinaison en caoutchouc, ainsi que les curieuses montres à cadran fluorescent qu'elle avait retirées de ses poignets pour le frictionner avec de l'alcool. Mais elle remarqua que le couteau qui, lorsqu'elle était sortie téléphoner, se trouvait à l'écart avec les autres objets était de nouveau à côté de lui, à portée de sa main droite. Dans le prolongement du manche de bois noir, la lame nue brillait dans la lumière qui, par la fenêtre ouverte sur le sud et la baie, éclairait également le profil de cet hôte étrange et inattendu.

« J'ai prévenu », dit Elena en caressant le chien.

L'homme couché, au regard inquiet, sembla se rasséréner. Il l'observait avec attention, étudiant ses

moindres gestes et expressions. Sa méfiance peu à peu reflua.

« Je ne sais pas qui, ajouta-t-elle. Mais je l'ai fait. »

Il acquiesça lentement, sans cesser de la regarder.

« Merci », dit-il enfin, d'une voix rauque, encore faible.

Elle se tenait debout devant lui, indécise. Elle ne savait pas quoi faire d'autre. C'était une situation absurde et déconcertante.

« Qui que ce soit, répondit-elle, je suppose qu'ils ne tarderont pas à arriver. »

Elle le vit hocher de nouveau la tête et cligner les yeux avec difficulté, comme s'il retenait un gémissement. Il ne doit pas être bien, pensa-t-elle. Épuisé, endolori et mal en point, même si c'est un homme vigoureux, au torse athlétique. Elle avait senti ses muscles de nageur lorsqu'elle lui avait frotté la poitrine. Ses yeux étaient encore rouges de l'éclatement de petits vaisseaux, mais son nez et ses oreilles ne saignaient plus. Elle repensa au pétrolier incendié et à ce qu'elle savait des ondes de choc transmises par l'eau. Justement, Samuel Zocas, le docteur Zocas, en avait parlé quelques jours auparavant, de la guerre, des bombes et des bateaux, au Café Anglo-Hispano. Une explosion sous-marine, même à bonne distance, pouvait faire éclater les organes d'un être humain.

« Vous avez prévenu quelqu'un d'autre ? »

L'homme – l'Italien, il n'y avait plus aucun doute – parlait bien espagnol, avec un léger accent. Son ton était méfiant, comme si cette idée lui causait une grande inquiétude. Elle le rassura d'un hochement négatif de la tête, croisa les bras et jeta un regard de reproche sur le couteau à découvert.

« Pas encore. »

Il remarqua le *encore* et cligna à nouveau les yeux, gêné par sa propre question et par la réponse, avant de regarder le chien, de tendre maladroitement la main et de rapprocher le couteau pour le cacher sous les couvertures, comme s'il avait honte de l'avoir laissé en évidence.

« Excusez-moi », murmura-t-il.

Il avait l'air sincère. À présent, malgré le couteau dissimulé, il semblait encore plus désarmé. Elena désigna une bouteille de vin de Malaga sur le chambranle de la cheminée éteinte.

« Peut-être que ça vous ferait du bien. »

Il acquiesça et elle lui apporta un verre rempli au tiers. S'agenouillant, elle le porta à ses lèvres. Il but trois petites gorgées et, à la troisième, il toussa. Elena fixa les galons sur les manches de sa combinaison militaire.

« *Secondo capo, Regia Marina ?* dit-elle en montrant la poche où elle avait remis le livret d'identité.

— *Sottufficiale.*

— Teseo, c'est votre nom ? Teseo Lombardo ? »

Elle le vit hésiter un instant, sursautant à son propre nom. Puis il sembla se souvenir et comprendre, soulagé.

« Oui, dit-il.

— Qu'avez-vous fait ? D'où venez-vous ? »

Il ne répondit pas. Ses yeux ne quittaient pas les siens.

« Pourquoi m'aidez-vous ? » demanda-t-il à son tour.

Elena haussa les épaules. Ce n'était pas une question à laquelle il était facile de répondre. Même pour elle.

« Vous êtes blessé, se résolut-elle à dire. Et vous avez besoin d'aide. »

Il la regardait toujours d'un air interrogateur, attendant la suite.

Elle secoua la tête, se releva et reposa le verre sur le buffet.

« Je ne sais pas », avoua-t-elle, même si ce n'était pas tout à fait vrai.

À ce moment-là, Argos leva la tête pour émettre un faible grognement d'alerte. Puis ils entendirent le bruit d'un moteur de voiture devant la maison, on frappa à la porte, et l'Italien disparut de leurs vies.

Voilà ce qui s'était passé, soixante-quatre jours auparavant. Elena y pense à présent, se le remémore, tandis que, excitée par la curiosité – son cœur bat si fort qu'elle doit parfois s'arrêter pour recouvrer son calme –, elle marche derrière les trois hommes, essayant de ne pas attirer leur attention. Elle garde ses distances avec une extrême prudence ; à cette heure-ci, le centre-ville grouille de monde et il est facile de passer inaperçue. Elle les voit entrer dans un bureau de tabac et une pharmacie, puis dans une épicerie, d'où ils sortent chargés de paquets enveloppés dans du papier kraft. S'ils ont des cartes de rationnement, pense-t-elle, ils ne doivent plus avoir de coupons. Quoique, peut-être que les étrangers n'en ont pas besoin.

Elle continue à les suivre. Elle ne décèle rien de louche, aucune dissimulation dans leur comportement : ils discutent avec animation, très détendus, et semblent de bonne humeur. À deux reprises, Elena voit l'homme qu'elle a aidé à Puente Mayorga rire. Ils parcourent comme ça le chemin jusqu'au port, où, entre les hangars et les grues, des bateaux arborant différents pavillons sont amarrés. Avant d'atteindre l'entrée du port, ils s'arrêtent au petit quai de la Miel et montent dans un

canot à moteur, tandis qu'Elena, immobile, les suit des yeux. De là, elle les voit avancer vers le dock extérieur, en direction d'un grand navire à coque noire avec une haute cheminée à la poupe, qui ressemble à un bateau-citerne, amarré au bout du quai. Il est loin des autres, à l'écart, et à sept kilomètres, droit devant, de l'autre côté de la baie, se dresse la masse brune et voilée du Rocher, un peu trouble dans la brume sous le soleil zénithal.

D'où elle se trouve, Elena réussit à distinguer un drapeau italien qui ondoie dans la brise d'ouest. Elle connaît le nom du navire pour l'avoir vu, peint en lettres blanches près de la proue, lorsqu'elle est passée à côté, à bord d'un des transbordeurs qui font des allers-retours entre La Línea et Gibraltar. Et avant cela, il avait été pendant un certain temps sur la plage de Puente Mayorga elle-même, échoué là par son propre équipage pour éviter qu'il ne soit saisi par les Britanniques. Il s'appelle *Olterra*.

Situé en face du Cercle du commerce de La Línea, le Café Anglo-Hispano a gardé un style XIX<sup>e</sup> : tables en bois et marbre, miroirs, lampes à gaz que personne n'allume et une affiche de corrida avec les noms de Marcial Lalanda, Domingo Ortega et Morenito de Talavera. Le parquet craque et les rideaux sont couverts de poussière, mais les baies vitrées laissent passer beaucoup de lumière et permettent de voir les allées et venues dans la rue Real. Deux fois par semaine, Elena Arbués vient prendre un semblant de café et discuter avec ses amis, le docteur Zocas et Pepe Aljaraque, l'archiviste de la mairie. Parfois, Nazaret Castejón, la bibliothécaire municipale, se joint à eux. Ils ont commencé à se

retrouver là il y a un an et demi, à peu près au moment où Elena a ouvert sa librairie.

« Je ne suis pas d'accord avec toi, docteur.

— L'inverse m'aurait étonné, cher ami. »

Pepe Aljaraque tapote de l'index les pages du *Gibraltar Chronicle*, ouvert sur la table, et s'appuie sur le dossier de sa chaise. Il est blond et presque albinos. Sa moustache tombante, languissante, accentue son air scandinave, démenti par l'accent andalou.

« La peine de mort n'est pas seulement punitive, elle sert aussi d'exemple, affirme-t-il avec emphase. Surtout par les temps qui courent. C'est un patriote espagnol qui te le dit, et qui déteste les Anglais.

— Et un fonctionnaire, dit en riant Samuel Zocas. Patriote et fonctionnaire municipal.

— Oui, enfin... Ce sont des synonymes. »

Le docteur secoue la tête en agitant la petite cuillère dans sa tasse d'ersatz de café. Il donnait chez lui des consultations privées, et alterne maintenant trois jours par semaine avec les services du Colonial Hospital de Gibraltar.

« On inflige trop de peines de ce genre ces derniers temps », dit-il en regardant du coin de l'œil le serveur, occupé par son propre travail, et il baisse un peu la voix. « Il y a d'autres méthodes moins barbares. »

Aljaraque lève les mains en signe d'impuissance.

« Ah, ça... Ce sont des temps brutaux, comme nous le savons tous. À temps brutaux, méthodes brutales. L'être humain est incorrigible. »

Le médecin ne semble pas convaincu.

« Tout de même, guerre ou pas guerre, exécuter un travailleur espagnol sur les quais, un père de famille, en l'accusant d'être un saboteur, c'est excessif.

— Ce n'est pas moi qui défendrais la perfide Albion, hein... Que ce soit clair. Mais cet homme, un agent allemand, projetait de faire exploser une bombe dans l'arsenal. »

Zocas prend un air dubitatif. Il est petit, chauve, myope, et la seule tache dans son apparence irréprochable ce sont deux doigts de sa main gauche jaunis par la nicotine. Il a toujours l'air fraîchement rasé et sent l'après-rasage comme s'il sortait de chez le barbier. Il porte des lunettes à monture d'acier et ferme avec des nœuds papillons audacieux les impeccables cols de ses chemises.

« C'est ce qu'on dit, conclut-il, sceptique. Allez savoir si c'est vrai.

— En tout cas, c'est considéré comme prouvé. Et attention, je ne discute pas l'acte patriotique, qu'en tant que sympathisant du Reich, je peux même applaudir... Mais qui se fait prendre, se fait pendre. C'est tout à fait normal. Les fils de la perfide Albion ne plaisantent pas.

— Tout de même, une intention n'est pas un acte. »

Aljaraque se tourne vers Elena, qui tourne distraitement les pages du magazine *Blanco y Negro*.

« Qu'est-ce que tu en penses ?... Tu es bien silencieuse aujourd'hui.

— Je vous écoute, répond-elle. Je pensais aux sabotages.

— Et tu es d'accord pour dire que la peine de mort est normale, si l'on est pris ?

— Je suppose qu'un saboteur et un soldat ce n'est pas la même chose.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Elle tarde à répondre, pensant à la rencontre qu'elle a faite le matin même à Algésiras. Aux trois hommes

qu'elle a suivis jusqu'au port.

« Je parle d'Allemands et d'Italiens, se décide-t-elle enfin. De vrais ennemis du point de vue de l'Angleterre.

— Oh, bien sûr. C'est différent. Ce sont des soldats qui se battent pour leur pays dans une guerre déclarée. Il n'y a rien à leur reprocher.

— Mais les espions, on les pend, non ?

— C'est exactement à ça que sert l'uniforme, dit Zocas, qui a sorti de sa poche une boîte de cigarillos Panter. Celui qui le porte est un militaire et il est protégé par la convention de Genève. Celui qui ne le porte pas, qui se cache derrière un insigne ennemi ou qui est d'une autre nationalité, non belligérante, est passible de la corde ou du peloton d'exécution.

— Servir son pays, ce n'est pas la même chose que le trahir ou agir sous un déguisement, observe Aljaraque. Les personnes civilisées n'exécutent pas les prisonniers de guerre. »

Le médecin laisse échapper une bouffée de fumée en le regardant avec un air de reproche poli.

« Eh bien, Pepe, en Espagne... » Il jette à nouveau subrepticement un coup d'œil au serveur, qui continue à ignorer la conversation, et baisse encore la voix. « Ici, on en a exécuté quelques-uns, pas vrai ?... Tu vois ce que je veux dire. »

L'archiviste vide le reste de son café et boit une gorgée d'eau.

« Les guerres civiles, c'est autre chose, tu sais bien. La sauvagerie poussée à l'extrême. L'absence de règles.

— C'est à moi que tu dis ça, moi qui ai dû me sauver à toutes jambes ? »

Elena sait que Samuel Zocas a des raisons d'affirmer cela. Contraint de se réfugier à Gibraltar en raison de

ses idées libérales – il appartenait à une loge maçonnique, à ce que l'on prétend, bien qu'ils n'en parlent jamais entre eux –, il n'a pu revenir sans être inquiété par les nouvelles autorités que lorsque des personnes influentes, proches du régime, l'ont soutenu de part et d'autre de la Barrière.

« Vous verrez que ce malheureux ne sera pas le dernier, affirme Aljaraque. Le canton pullule d'espions, de saboteurs, d'agents des uns ou des autres... Nous sommes dans l'œil du cyclone.

— Et nos autorités ferment les yeux, constate tristement Zocas.

— Pas toujours, attention. L'Espagne est sur la corde raide. Ce n'est plus comme du temps où l'Allemagne gagnait la guerre. Aujourd'hui, les choses sont incertaines et Franco, qui est un type génial, fait dans la dentelle et sauve les apparences. Ce n'est pas la première fois que la Guardia Civil arrête des agents nazis ou fascistes et les expulse.

— J'ai eu l'occasion de voir un plongeur, raconte Zocas. C'était il y a quelques mois, je vous en ai déjà parlé.

— Celui de la dernière attaque de Gibraltar ?

— Oui, celui-là... J'étais à l'hôpital quand ils ont ramené le corps.

— C'était un Italien, tu avais dit. Et ensuite les journaux en ont parlé aussi.

— Apparemment, un sous-marin l'a laissé dans la baie. Il devait y en avoir d'autres, mais ils n'en ont attrapé qu'un... Ils ont coulé ce pétrolier, le *Sligo* ou quelque chose comme ça. Tu te rappelles, Elena ? C'était près de chez toi. »

La jeune femme, qui continuait à tourner les pages du magazine, s'immobilise.

« Comment pourrais-je l'oublier ? dit-elle en feignant le naturel. Il y a encore des débris. Et pas seulement de celui-là.

— S'ils l'avaient pris vivant, ils l'auraient fusillé pour sabotage, dit Aljaraque. Les Anglais sont des sauvages et des êtres bien cruels.

— Je ne crois pas, le contredit Zocas. C'était un soldat, après tout. Ils sont durs, mais ils respectent les règles. »

L'archiviste, brusquement sérieux, jette un regard à Elena.

« Ils respectent les leurs, et seulement quand ça les arrange », ajoute-t-il gravement.

Zocas, lui aussi, semble se rendre compte, car il pose sur la jeune femme un regard soudain contrit, plein d'excuse.

« Pardonne-moi, Elena. Je ne voulais pas...

— Bien sûr, sourit-elle, rassurée par la tournure de la conversation. Ne t'en fais pas, docteur.

— Je suis vraiment maladroit.

— Oublie ça, s'il te plaît. »

Un silence gêné s'installe. Aljaraque fixe le *Gibraltar Chronicle*, et le docteur, encore embarrassé, tripote son nœud papillon. Elena et plusieurs autres femmes sont devenues veuves il y a un peu plus de deux ans, lorsque les Britanniques ont attaqué par surprise la flotte française de Méditerranée à Mers el-Kébir – la France venait de capituler face à l'Allemagne nazie –, pour éviter qu'elle ne tombe aux mains de l'ennemi. Quelques coups de canon mal ajustés et huit marins espagnols sont tombés.

Enfin, cherchant à détendre l'atmosphère, Zocas reprend la parole.

« En ce qui concerne l'Italien mort, on ne peut rien reprocher aux Anglais, n'est-ce pas ?... Ce sont tous des soldats, ils tuent et ils meurent. Chacun fait son devoir.

— Eh bien, j'ai plus de respect pour les soldats de l'Axe, insiste Aljaraque. Vous n'ignorez pas que je suis germanophile et italophile. »

Zocas se moque de lui.

« Dit comme ça, on dirait une maladie vénérienne, Pepe. Passe à mon cabinet un de ces jours. »

L'autre observe Elena du coin de l'œil, vexé.

« Ce n'est pas drôle. »

Pendant qu'elle fait semblant de les écouter, Elena se souvient de sa propre histoire, ou plutôt de celle de son mari disparu, second à bord du navire marchand espagnol *Montearagón* en ce 3 juillet de l'année 1940 : un navire neutre qui se trouvait au mauvais endroit, des excuses diplomatiques britanniques – *very and serious terrible mistake* – et un dédommagement pour les familles, dommage collatéral d'un massacre bientôt généralisé. Huit cents livres sterling qui ont permis à Elena d'ouvrir la librairie et de gagner sa vie. D'une certaine manière, elle a eu de la chance. Ces derniers temps, les *mistakes*, qu'elles soient britanniques ou de quelque autre origine, ne sont plus *terrible*. Plus personne n'est indemnisé.

« Il faut du courage, n'est-ce pas ? dit-elle tout à coup. Pour se mettre à l'eau, la nuit, dans cette eau-là, et risquer sa vie de cette façon.

— Les Italiens ne sont pas vraiment connus pour cette qualité », dit Aljaraque.

Zocas façonne un anneau de fumée tout en levant un doigt en signe d'objection.

« Des hommes courageux, il y en a partout, toujours. Ce qui compte, c'est la motivation.

— Alors, le plongeur qui est mort devait être très motivé.

— Ça ne devrait pas t'étonner... Une baie comme celle-ci, avec des dizaines de navires marchands sur la côte nord et les unités de la Royal Navy dans le port, est une véritable ruche débordant de bon miel pour des hommes audacieux.

— En tout cas, souligne Aljaraque, les Anglais ont renforcé leur surveillance avec des filets anti-sous-marins, des patrouilles navales, des projecteurs, des choses de ce genre... Maintenant, il y a des attaques aériennes, mais rien qui vienne de la mer. »

Elena acquiesce, songeuse.

« Non, dit-elle très bas. Rien qui vienne de la mer. »

Curro, l'employé de la librairie, toque à la fenêtre pour remettre les clés à Elena. Elle consulte sa montre et constate qu'il est sept heures et demie. Après avoir salué ses amis – aujourd'hui, c'est Pepe Aljaraque qui paie les consommations –, elle sort dans la rue. Curro est un jeune homme maigre, à lunettes, originaire de Linares, qui a suivi des études jusqu'au lycée et perdu trois doigts à une main pendant la guerre civile, au cours de la bataille de Peñarroya. Il a vingt-trois ans et on peut lui faire confiance. Deux jours par semaine, Elena le laisse partir une demi-heure plus tôt pour qu'il puisse aller aux cours du soir où il apprend l'anglais.

« J'ai ouvert le carton de nouveautés d'Espasa-Calpe, doña Elena... Dans les arrivages, il y avait aussi trois Fernández Flórez, cinq Stefan Zweig, et le dernier *Insupportable William* également.

— Très bien.

— Et j'ai vendu la dernière *Montagne magique* qu'il nous restait. Il va falloir en recommander.

— Bien sûr... Je m'en occuperai demain.

— L'électricité vient de revenir, alors j'ai laissé la vitrine allumée.

— Je l'éteindrai, ne t'inquiète pas. Bonne soirée.

— Bonne soirée. »

La librairie est tout près, à côté du magasin de tissus L'Écossaise. D'un signe de tête, Elena salue quelques passants de connaissance et les commerçants qui baissent déjà leurs rideaux métalliques. Deux voisines discutent avec le garçon de courses à la porte de la boutique de l'apothicaire, le patron de l'épicerie rentre les marchandises exposées à l'extérieur, il y a des enfants qui jouent dans la rue et des femmes qui bavardent sur des chaises pailées, en attendant que les hommes reviennent de Gibraltar, leur gamelle vide sous le bras et quelques pesetas en poche. Les rares lampadaires sont éteints, et ne s'allumeront peut-être pas. Le jour s'étirole paisiblement, à son habitude : le ciel devient violacé sur les terrasses des maisons et les ombres s'étirent et s'allongent sous la lumière crépusculaire.

« Bonsoir, Luis... Au revoir, doña Esperanza.

— Bonsoir, Elenita, ma fille. Dors bien. »

Avant d'entrer dans sa boutique, elle contemple avec satisfaction la vitrine éclairée par deux ampoules de vingt watts : avec la même modestie que son local, elle présente une vingtaine de titres qu'Elena sélectionne

avec soin, associant des livres grand public à d'autres moins demandés, de telle sorte que Baroja, Remarque ou Vicki Baum côtoient Homère et Montaigne. La partie supérieure de la vitrine est consacrée à la collection « Austral » et met en avant le *Don Juan* de Marañón, les *Commentaires* de César et le *Charles-Quint, empereur d'Occident* de Wyndham Lewis ; en dessous, bien en vue, des romans policiers et d'aventures avec les couvertures tape-à-l'œil de la « Biblioteca Oro » – Salgari, Zane Grey, Phillips Oppenheim, Edgar Wallace – et, en bonne place, le dernier livre de José María Pemán, *El paraíso y la serpiente*, et une réimpression du *Train bleu* d'Agatha Christie, qui se vend très bien. La librairie dispose d'une petite section d'ouvrage en anglais, fréquentée par le personnel britannique du Rocher, des militaires surtout, au cours des visites qu'ils effectuent de ce côté-ci de la frontière.

Une fois à l'intérieur, Elena retire l'argent de la caisse enregistreuse – cinquante-sept pesetas, ce n'est pas une mauvaise journée – et le range dans son sac à main. Elle jette un coup d'œil autour d'elle pour vérifier que tout est en ordre, le sol balayé, la table des nouveautés rangée et les livres sur leurs étagères, et ce faisant ses yeux s'arrêtent sur la lithographie accrochée au mur au-dessus de son petit bureau, au fond de la boutique, à côté de la porte de la réserve et invisible de la rue : un Ulysse à demi nu, naufragé qui surgit de la mer tandis que Nausicaa et ses suivantes s'agitent, offusquées. Et c'est sous l'influence de cette image, qu'elle voit tous les jours mais qu'aujourd'hui, pour elle ne sait quelle raison, elle remarque plus intensément, que la libraire éteint, ferme la boutique, enlève la chaîne de la bicyclette appuyée contre la porte – une Rudge pour

femme sans barre transversale – enclenche la dynamo pour allumer le petit phare et s'éloigne en pédalant vers la baie.

À sa propre surprise, qui se distille en un malaise insolite, Nausicaa et Ulysse ne cessent de tournoyer dans la tête d'Elena pendant qu'elle parcourt les trois kilomètres qui la séparent de son domicile. La proximité de la mer n'atténue pas la sensation : à partir de la jetée San Felipe, la route longe le grand arc de la baie, au bout duquel on distingue nettement les lumières lointaines d'Algésiras. Par contraste, de l'autre côté, au-delà des silhouettes sombres des navires au mouillage tous feux éteints, la masse noire du Rocher se détache dans les dernières lueurs du crépuscule, énorme, ténébreuse comme un roc mort et dépeuplé ; hérissé de batteries antiaériennes, avec ses vingt mille soldats britanniques et l'arsenal et le port bondés de navires de guerre, il craint pourtant comme chaque nuit une possible action aérienne ennemie. La population de La Línea n'affronte pas non plus sereinement le soir tombant de Gibraltar, bien que les lampes soient insoucieusement allumées, lorsqu'il y a du courant : les habitants écoutent le communiqué de Radio Nacional ou la musique de Radio Tanger sans cesser de tendre l'oreille aux bruits des moteurs qui pouvaient venir du ciel. Ce ne serait pas la première fois que des bombes italiennes tomberaient de ce côté de la Barrière, causant des morts et des blessés.

Soudain, Elena arrête sa bicyclette et s'immobilise, les mains posées sur le guidon, contemplant la baie vaincue par les ombres. Une légère brise souffle, apportant une

odeur d'algues, de salpêtre et de pétrole, dont les nappes font le cauchemar des pêcheurs de Linares. La mer est calme et l'on n'entend que la légère rumeur de l'eau qui lèche doucement le sable, où un reflet à peine perceptible marque le contour du rivage. Obscurité encore sans lune, lumières distantes du côté espagnol, paix sous un ciel déjà noir où apparaissent peu à peu les étoiles.

L'Italien.

Voilà ce qu'elle a vraiment en tête.

Lombardo, Teseo, se souvient-elle ; et, pour quelque obscure raison, elle est saisie de frissons, à tel point qu'elle retire les mains du guidon et croise les bras comme si soudain elle avait froid.

*Lombardo, Teseo. 2<sup>o</sup> Capo Regia Marina.*

Elle l'a revu ce matin à Algésiras, alors qu'elle le croyait déjà si loin de son univers et de sa vie ; mais celui dont elle se souvient avec intensité, c'est l'autre. Ou le même homme quand il semblait être un autre : l'inconnu qui, il y a deux mois, gisait sur le tapis de sa maison, la suivant de ses yeux inquiets, le couteau prudemment à portée de main. L'étrange Ulysse sorti de la mer, vêtu de caoutchouc noir, saignant du nez et des oreilles : corps dur et musclé, cheveux mouillés, profil de statue grecque, bien ciselé, sur lequel le bronze d'un casque antique s'adapterait naturellement. Elle se souvient aussi des yeux verts intenses qui l'ont considérée avec méfiance puis avec reconnaissance, et du dernier regard qu'il lui a jeté lorsque deux hommes qu'elle n'avait jamais vus auparavant sont venus en voiture le chercher, l'aidant à se lever, une couverture sur les épaules. Et tandis que l'un d'eux, maigre, grand, sans accent étranger disait à Elena « Nous avons une

dette envers vous et nous vous faisons confiance pour être prudente et garder le silence », d'un air à la fois aimable et ambigu, l'homme venu de la mer l'a regardée pour la dernière fois, très intensément, sans ciller. Et ses lèvres, qui retrouvaient leur couleur, se sont détendues en un sourire reconnaissant, lumineux et blanc, d'où a jailli le mot « *grazie* ».

Le chien est le premier à sentir quelque chose : il dresse les oreilles puis relève la tête qui reposait entre ses pattes, regarde vers la porte et grogne doucement tandis qu'Elena pose son livre et écoute avec attention.

« Chut, Argos. Du calme... Tais-toi. »

Aucun bruit, rien, mais l'animal est toujours inquiet. Elle se lève, éteint la lampe ajustable, ouvre la porte et sort dans l'obscurité du petit jardin, juste au moment où une rumeur lointaine commence à enfler, en provenance de la Sierra Carbonera toute proche. Un instant plus tard, un rugissement de moteurs à basse altitude assourdit la nuit pendant que des ombres filantes survolent la maison en direction de Gibraltar, que seule la lune éclaire.

Encore, pense-t-elle. Ils sont là, de nouveau, dans le ciel.

Cela faisait dix nuits qu'ils n'étaient pas venus.

Elle recule, peu rassurée, cherchant à s'abriter contre le mur de la maison, le chien tremblant collé à ses jambes, tandis qu'elle voit les rapides silhouettes noires prendre de la hauteur au-dessus de la baie, en même temps que la masse sombre de la colonie britannique s'illumine d'une douzaine de minces et très longs faisceaux de lumière blanche, des projecteurs qui

oscillent et s'entrecroisent dans le ciel comme pour une étrange fête lumineuse. L'un d'eux éclaire un instant la forme noire d'un avion, puis d'un autre, avant de les perdre. Ensuite, immédiatement, de brefs éclats de lumière explosent et éclaboussent le ciel : des détonations d'artillerie dont le son sec et monotone met quelques secondes à se faire entendre. *Boum, boum, boum. Boum, boum, boum, boum, boum, boum.* Il y a aussi des traînées blanches et bleutées qui s'élèvent puis s'éteignent doucement dans les airs ou disparaissent dans leur reflet sous la mer, découpant à contre-jour les silhouettes des bateaux au mouillage. Un instant plus tard, les éclairs des bombes qui frappent le Rocher éclatent en gerbes orangées, dans un grondement sourd qu'Elena ressent dans ses tympans et sa poitrine.

Ça dure à peine une minute. Soudain, les bombardements cessent et l'artillerie antiaérienne se tait, les projecteurs oscillent encore quelques secondes, ratissent le ciel vide, puis s'éteignent l'un après l'autre, rendant la nuit à l'éclat des étoiles et de la lune. L'énorme rocher redevient une masse sombre dont la seule lumière à présent est le point rougeâtre, net et lointain, d'un incendie dans la zone du port de Gibraltar. Le calme revient dans la baie.

Elena pénètre dans la maison et appuie sur l'interrupteur pour continuer à lire, mais il n'y a plus de courant. À tâtons, avec la facilité que donne l'habitude, elle prend une boîte d'allumettes, retire le tube de verre d'une lampe à huile, règle la molette et allume la mèche. La lumière jaune orangé baigne le modeste salon, les livres sur les étagères, le buffet avec la vaisselle et les bouteilles, le rocking-chair, la table et le tapis sur lequel Argos s'est rallongé, impassible. Elle éclaire aussi

un vieux tableau sur le mur, au-dessus du canapé, une toile craquelée représentant un voilier qui tente de gagner le port au milieu d'une tempête. Et une photo dans un cadre, sur le bureau : Elena, de trois ans plus jeune, au bras d'un bel homme au teint hâlé en uniforme de la marine marchande, casquette sous le bras et galons de second aux poignets.

Elle n'a plus envie de lire.

Pas ce soir, certainement pas.

Alors elle n'essaie même pas. Elle reste debout au centre de la pièce, à contempler la photographie. Submergée par le goût doux-amer du souvenir encore récent, encore à vif, par la mémoire du corps et ses sensations, lointaines mais pas oubliées. Même si, conclut-elle, deux ans après, la solitude n'est plus aussi terrible qu'au début, la douleur plus aussi vive, elle en est venue à espérer. Ou à craindre. Le cours tranquille des jours l'apaise, le travail, les livres, la mer toute proche, la compagnie du chien, les longues promenades, les amis à distance convenable, la liberté d'esprit sans grandes affections, pas même celle, très lointaine, de son père – une lettre parfois, un appel téléphonique indifférent – qui vieillit à Malaga, après les inquiétudes de la guerre civile, à près de deux cents kilomètres de là. Il y a même du soulagement dans l'absence de liens étroits, de relations intimes avec leurs peurs et leurs incertitudes. Du soulagement et de la force. Il n'y a pas grand-chose à craindre quand il n'y a pas grand-chose à espérer, au-delà de soi-même. Quand la vie, en cas de nécessité, peut tenir tout entière dans une valise avec laquelle on peut s'éloigner de n'importe quel lieu sans avoir besoin de se retourner.

Il n'y a qu'Argos, pense-t-elle. Et elle se penche pour caresser le chien qui, en sentant sa main, se met sur le dos pour qu'elle puisse lui gratter le ventre. Il n'y a que lui et cette valise imaginaire. Un monde neutre, confortable, dépourvu de surprises et d'émotions. Facile à transporter et à habiter, là ou n'importe où ailleurs.

Et pourtant, conclut-elle. Pourtant.

Après un moment de réflexion, elle se dirige vers le buffet et ouvre un tiroir. Qui renferme les trois étranges montres que l'homme sorti de la mer portait. Elle les a retirées de ses poignets quand elle s'est occupée de lui, et ni lui ni ceux qui sont venus le chercher n'ont pensé à les prendre en partant. Ils ont emporté le couteau mais oublié les montres. Elle les a découvertes sur le sol au moment où le bruit de la voiture s'évanouissait, et les a examinées un moment avant de les ranger dans le tiroir, cachées sous des serviettes et des nappes pliées, en attendant que quelqu'un vienne les réclamer. Mais personne n'est venu, et elles sont toujours là, deux mois plus tard.

Elle les sort et les regarde de nouveau. Il s'agit d'une montre, d'une boussole et d'un autre objet dont elle ignore l'usage. Les trois sont en acier, avec des bracelets en caoutchouc. La boussole se compose d'une demi-sphère en plexiglas et d'un cadran avec les points cardinaux en suspension à l'intérieur. Le cercle noir de la montre porte l'inscription *Radiomir Panerai* ; ses indications, comme celles des autres instruments, sont fluorescentes, visibles dans l'obscurité. Le troisième instrument comporte une échelle de chiffres indiquant peut-être la pression, ou la profondeur.

Elle s'assoit avec les trois instruments sur les genoux. L'homme trouvé sur le rivage et celui qu'elle a reconnu

ce matin à Algésiras se confondent dans sa tête, la perturbent comme si elle s'approchait en hésitant du bord d'une falaise ou de la margelle d'un puits qui l'inquiètent et l'attirent à la fois : un mystère à dévoiler, le fragment d'une énigme. Là-dehors, il y a une guerre, une de plus, ou peut-être est-ce toujours la même ; et les trois montres qu'elle tient entre les mains, l'Italien retrouvé près du port, son secret – il en avait un sans aucun doute, peut-être l'a-t-il encore – font partie d'elle. Elle pressent que si elle ne remet pas ces montres dans le tiroir et n'oublie pas celui qui les portait, si elle poursuit cette pensée qui peu à peu précise ses intentions, elle fera elle-même partie du côté obscur de l'histoire. Des bombes et des projecteurs trompeusement lointains qui ont éclairé Gibraltar il y a un instant.

En fin de compte, décide-t-elle, ce n'est pas moi qui serai allée au rendez-vous. La guerre est venue à moi sans que je la cherche. Il y a plus de deux ans à Mers el-Kébir, il y a deux mois à l'aube sur la plage, et il y a quelques heures à Algésiras. Curieuse logique de la vie. Il y a des choses qui arrivent toutes seules, conclut-elle. Peut-être parce qu'une règle secrète détermine qu'elles doivent se produire. Et trois fois, c'est trop pour se considérer à la marge.

Elle sourit, perdue dans ses pensées, avec un certain étonnement, sans conscience de ce sourire. Assise dans sa maison à la lumière du quinquet, le chien couché à ses pieds et les trois montres sur ses genoux, Elena Arbués vient de décider que la guerre qu'elle croyait être celle des autres fait de nouveau partie de sa vie.

Maintenant elle a besoin de savoir, et elle compte bien y parvenir.

*Les hommes du dernier quartier de lune*

C'est le *sottocapo* Gennaro Squarcialupo qui, le premier, remarque la femme : mince et plus grande que la plupart des Espagnoles, elle porte une robe claire, légère, qui épouse ses jambes et ses hanches. Il l'a découverte tout à l'heure parmi les personnes attablées à l'ombre d'un auvent fait d'une voile de bateau, sur la terrasse du bar-restaurant Miramar, le plus proche de l'entrée du port. Il l'a vue de loin, assise et buvant quelque chose, un chapeau à bords moyens couvrant une partie de son visage. Squarcialupo lui a jeté alors un rapide coup d'œil appréciateur – il est originaire de Naples et a un faible pour les Andalouses, si semblables aux femmes de sa terre – et il a continué son chemin avec ses compagnons tout juste débarqués au bout du quai de la Galera : le sous-lieutenant Paolo Arena et le sous-officier Teseo Lombardo.

Il la revoit alors qu'il se retourne pour jeter un œil derrière lui. On dirait bien la femme de la terrasse, elle marche dans la rue Cánovas del Castillo dans la même direction qu'eux, à une vingtaine de pas en arrière. Squarcialupo relève la coïncidence sans lui accorder d'importance, son regard s'attarde sur la femme puis il continue d'avancer avec les autres. Il règne une grande

animation dans le centre de cette ville qui adoucit beaucoup la nostalgie qu'a le *sottocapo* de sa ville natale. Et puis, ça lui fait du bien de se dégourdir les jambes, après avoir passé deux jours enfermé dans une cale suffocante et sale, à réparer d'abord la valve d'une pompe à air qui posait problème, puis le rhéostat d'un moteur électrique. En théorie, ce travail revient au mécanicien spécialisé, un Sarde du nom de Roccardi : mais il est à l'hôpital de Cadix depuis une semaine pour une appendicite, et sa relève n'est pas encore arrivée.

Cependant, Squarcialupo ne se plaint pas. Trapu, athlétique, avec des cheveux bouclés et drus qu'il essaie de dompter en les coiffant en arrière avec de la gomina, ce Méridional de bonne composition et toujours d'excellente humeur aime profiter de la vie. Il se déplace lentement, une cigarette aux lèvres et les mains dans les poches, jouissant de la promenade et de la journée ensoleillée que la brise du sud-est maintient à une température agréable. Il est en manches de chemise, a chaussé des espadrilles, comme ses deux compagnons, et sa carte d'identité porte le nom de Fabio Collana, de l'entreprise de réparation navale et remise à flot Stella, de Gênes. Cela fait de lui un employé d'une entreprise civile dans un port neutre : couverture impeccable, même dans une Espagne qui, bien qu'elle se tienne jusqu'à présent en marge de la guerre, sympathise avec la position de l'Italie dans le conflit mondial. Des marins apparemment chahuteurs qui descendent à terre pour fréquenter les bars et, les jours de paie, quelque sirène échouée sur les quais à tant la demi-heure. À Algésiras, il y a des yeux partout et il convient d'être prudent.

« Là, une quincaillerie », dit le sous-lieutenant Arena, en désignant un magasin.

Arena est un type maigre, avec une pomme d'Adam proéminente, une moustache finement taillée et un air de lévrier dépressif. Lombardo et lui entrent dans le magasin, Squarcialupo reste devant la porte et observe la rue. La femme a disparu, peut-être s'agissait-il d'une coïncidence, même si le fait de l'avoir vue deux fois en une demi-heure a suscité en lui une vague inquiétude. Cette ville n'est pas un lieu hostile, mais, en les envoyant ici, on leur a recommandé de prendre certaines précautions essentielles. Algésiras et les environs immédiats de Gibraltar sont le terrain de chasse de plusieurs services secrets : les maisons de campagne, les auberges au bord des routes, les hôtels comme le Reina Cristina ici ou le Príncipe Alfonso à La Línea grouillent d'espions anglais, allemands, italiens et espagnols, qui vont et viennent, chacun œuvrant pour son compte. Rien de tout cela n'affecte de manière directe le groupe dont fait partie Squarcialupo, mais jeter un coup d'œil par-dessus son épaule ne peut pas faire de mal, parce qu'on ne sait jamais. Comme le dit un vieux proverbe marin qu'on connaît aussi en Espagne, crevette qui dort se laisse emporter par le courant.

Après la quincaillerie, où ils acquièrent des composants mécaniques et électriques nécessaires aux réparations, les trois hommes se dirigent vers la place du marché Torroja. Sous le luminaire circulaire moderne résonnent les voix des vendeurs, et l'on se croirait dans un souk maure plutôt que dans une halle espagnole : les étals de produits exotiques et d'épices mêlent leurs odeurs à celles des fruits et légumes, de la morue séchée et des sardines en saumure. Squarcialupo s'y sent encore

plus chez lui, comme s'il se retrouvait dans le quartier de Naples où il est né il y a vingt-sept ans. Par sa capacité à s'adapter à l'agitation méditerranéenne, avec l'Afrique à seulement vingt-deux kilomètres, le *sottocapo* de la Regia Marina a l'avantage sur ses collègues de ce matin qui, bien qu'ils soient également issus de l'école de plongée de la 10<sup>e</sup> flotte des Moyens d'assaut, une unité de nageurs de combat endurcis par un entraînement intensif avec des faits de guerre sur leurs feuilles de service, sont un peu délicats. Ce sont des gens du Nord, de ceux qui froncent le nez devant les effluves du Sud : Paolo Arena est ligure, de Savone, et Teseo Lombardo est vénitien.

C'est alors qu'il l'aperçoit de nouveau. Squarcialupo est en train d'acheter des fruits – c'est toujours lui qui se charge de négocier les prix avec les marchands – et, relevant les yeux, il la découvre deux stands plus loin, devant l'étal d'une poissonnerie. Elle a enlevé son chapeau, mais il la reconnaît tout de même. Il n'y a pas de doute, c'est elle : la femme qu'il a vue à la terrasse du bar et ensuite dans la rue. C'est la troisième fois et il en ressent un étrange malaise : une désagréable incertitude qui éveille ses soupçons. Peut-être n'est-elle pas seule. D'autres pourraient les surveiller. Il est possible que ce soit seulement la partie visible d'une menace plus sérieuse et dangereuse.

« La femme de la poissonnerie, dit-il à ses compagnons. Ne regardez pas maintenant, mais je crois qu'elle nous suit. »

Surpris, le sous-lieutenant Arena se tourne discrètement dans cette direction.

« Celle avec une robe blanche ? demande-t-il à voix basse, après quelques instants.

— Celle-là même. »

## TABLE DES MATIÈRES

*Couverture*

*Titre*

*Dédicace*

*Exergues*

*Carte : Baie d'Algésiras*

*Carte : Port d'Algésiras*

*Carte : Gibraltar*

*Note de l'auteur*

*C'est le chien qui le découvre...*

1. Une énigme vénitienne

2. Les hommes du dernier quartier de lune

*Copyright*

*Présentation*

*Du même auteur*

*Achevé de numériser*



5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07  
[www.gallimard.fr](http://www.gallimard.fr)

## *Du monde entier*

*Titre original :*

EL ITALIANO

© Arturo Pérez-Reverte, 2021.  
© Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.

# ARTURO PÉREZ-REVERTE

## L'ITALIEN

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Elena Arbués, libraire d'Algésiras, une jeune veuve dont le mari a été tué au cours de l'attaque contre la marine française à Mers el-Kébir, voit son destin chamboulé par le hasard.

Lors d'une balade sur la plage, elle découvre le corps d'un homme blessé, ramené par la mer. En lui sauvant la vie, elle se retrouve impliquée dans des opérations militaires qui se jouent sous ses yeux, car cet homme, Teseo Lombardo, fait partie d'un groupe de plongeurs de combat italiens qui s'infiltrèrent par la mer dans le port de Gibraltar, à dos de torpilles autopropulsées, pour déposer des charges explosives sous les bateaux ennemis.

Par désir d'aventure (ou pour venger son mari ?), Elena décidera de participer secrètement aux opérations de sabotage. Elle franchira la frontière jusqu'à Gibraltar, où le danger l'attend, très loin de ses livres et de la vie de solitude à laquelle elle se croyait condamnée.

Roman d'amour, de mer et de guerre, *L'Italien* est aussi le récit de l'enquête menée par un journaliste d'investigation espagnol qui reconstitue, au gré de témoignages des survivants, l'histoire d'amour d'Elena et de Teseo, et nous raconte avec brio cet épisode oublié de l'affrontement entre les hommes de la Royal Navy et les commandos italiens en Méditerranée.

*Arturo Pérez-Reverte est né en 1951 en Espagne, à Carthagène. Membre de l'Académie royale espagnole, il a été correspondant et reporter de guerre. Son œuvre compte des millions de lecteurs dans plus de quarante langues et a déjà été adaptée à l'écran.*

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions JC Lattès*

LE TABLEAU DU MAÎTRE FLAMAND, 1993

*Aux Éditions du Seuil*

LE MAÎTRE D'ESCRIME, 1994

LA PEAU DU TAMBOUR, 1997

LES AVENTURES DU CAPITAINE ALATRISTE, volume 1, 1997

LES AVENTURES DU CAPITAINE ALATRISTE, volume 2, 1998

LES AVENTURES DU CAPITAINE ALATRISTE, volume 3, 1999

LE CIMETIÈRE DES BATEAUX SANS NOM, 2001

LES AVENTURES DU CAPITAINE ALATRISTE, volume 4, 2003

LA REINE DU SUD, 2004

LES AVENTURES DU CAPITAINE ALATRISTE, volume 5, 2004

LE HUSSARD, 2005

LE PEINTRE DE BATAILLES, 2007

LES AVENTURES DU CAPITAINE ALATRISTE, volume 6, 2008

UN JOUR DE COLÈRE, 2008

CADIX, OU LA DIAGONALE DU FOU, 2011

LES AVENTURES DU CAPITAINE ALATRISTE, volume 7, 2012

LE TANGO DE LA VIEILLE GARDE, 2013

LA PATIENCE DU FRANC-TIREUR, 2014

DEUX HOMMES DE BIEN, 2017

FALCO, 2018

UNE AVENTURE DE LORENZO FALCO, volume 2, 2019

UNE AVENTURE DE LORENZO FALCO, volume 3, 2020

SANS LOI NI MAÎTRE, 2022

SIDI, 2023

*Aux Éditions du Livre de Poche*

CLUB DUMAS OU L'OMBRE DE RICHELIEU, 1995

*Aux Éditions des Belles Lettres*

TERRITOIRE COMANCHE, 2022

*Aux Éditions du Temps des Cerises*

L'OMBRE DE L'AIGLE, 2022

Cette édition électronique du livre

*L'italien* d'Arturo Pérez-Reverte

a été réalisée le 11 juin 2024

par les Éditions [Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782073029379 – Numéro d'édition : 600662).

Code Sodis : U58413 – ISBN : 9782073029416

Numéro d'édition : 600666.

Le format ePub a été préparé par Entrelignes (64)  
à partir de l'édition papier du même ouvrage.